

DOSSIER LA CUREE

Voir aussi sur le site, « Philosophie – fiches notionnelles – le chaste et l’obscène ». On y trouve une analyse de la Curée et la mise à nu progressive de Renée

L’HISTOIRE

La Curée peut se présenter comme l’histoire d’Aristide Rougon - qui prendra rapidement le nom d’Aristide Saccard - dans cette jungle immobilière parisienne au début du Second empire.

Le 2 décembre a eu lieu le putsch dénoncé par Victor Hugo par lequel Napoléon le petit, prend le pouvoir. Zola le qualifie lui et ses comparses d’« *aventuriers du 2 Décembre* ». Rien ne destinait Aristide à rallier ce parti, sinon l’appât du gain et son goût pour l’intrigue. C’est le moment où Paris est transformé sous la férule du baron Haussmann, et où il devient le lieu d’une spéculation immobilière sans frein.

L’histoire se déroule sur une période d’environ dix ans, de 1852 à 1862. Saccard arrive à Paris, avec Angèle, sa femme, dans les premiers jours de 1852. Il n’a de mérites que celui d’avoir un frère député et d’être attentif à ce qu’il observe autour de lui. Son flair, sa persévérance et son énergie font le reste. Quelques semaines plus tard, son frère Eugène lui obtient un petit poste d’agent voyer adjoint à l’Hôtel de ville. Patiemment, Aristide creuse son trou, monte en grade et sait recueillir des indiscretions sur les projets d’aménagement de la capitale. Il devient expert en manipulations comptables et en combines véreuses, gagne l’amitié et la confiance de membres du conseil de Paris, dont celles d’un sénateur pédophile.

Car la Curée, c’est surtout l’histoire d’une femme, l’histoire d’un aveuglement mortifère et d’un narcissisme féminin qui va conduire cette « tête folle » de Renée à une véritable déchéance.

Le roman est construit selon sept chapitres. Les trois premiers présentent successivement Renée, Saccard, Maxime, les trois protagonistes.

Chapitre I : Le roman s’ouvre au Bois de Boulogne et l’on découvre une jeune femme belle, désirable et désirée, mais rongée par un désir qui ne trouve pas d’objet, un désir qui ne sait ce qu’il désire jusqu’au moment, où à l’issue d’un dîner, dans la serre, Renée regarde le fils de son mari, Maxime, et se met à le désirer.

Chapitre II : Le deuxième chapitre se centre sur le personnage de Saccard, son passé, ses années difficiles avant son mariage avec Renée, les circonstances sinistres de ce mariage. Il brise le fil du récit centré autour de Renée, et il a une fonction dilatoire... Nous laissons la jeune femme dans la serre.

L’histoire d’une certaine manière reprend, mais autour de Saccard...

La mort de sa femme Angèle permet à Saccard d’épouser en 1854 la riche et belle Renée Béraud du Châtel, 20 ans, par l’entremise de sa sœur Sidonie qui a appris que la famille de la jeune fille cherchait à tout prix un candidat au mariage peu scrupuleux pour effacer la honte d’une grossesse accidentelle (elle perdra l’enfant avant terme). Il y gagne 200 000 francs et Renée reçoit en dot des terrains à Charonne, une propriété en Sologne et un bel immeuble rue de la Pépinière. Il lui rachète ce dernier 150 000 francs pour le revendre 600 000 à la ville, car il est situé sur une zone à exproprier pour la construction du boulevard Malesherbes. C’est le début d’une véritable association de malfaiteurs. Le voici en possession de moyens financiers conséquents pour mener à bien ses grands projets de spéculation immobilière. Saccard achète au prix du marché (ou en dessous) des immeubles condamnés à une expropriation prochaine,

et manœuvre pour les céder au meilleur prix à la commission des indemnités. D'année en année, l'importance de ses manipulations ne cesse de s'accroître. Il en vient à créer une caisse de crédit... qui prêtera à la Ville de Paris ! Il s'associe aux entrepreneurs de travaux publics. Il se fait construire deux hôtels rue de Marignan, deux boulevard Haussmann et quatre autres boulevard Malesherbes. C'est qu'il a eu par ailleurs une autre source de malversations : la dot de sa femme. Livrée à elle-même, seule, Renée, belle, enivrée de sa beauté, mais souffrant d'un ennui profond, ennui de l'âme, vide intérieur, sans doute aussi besoin d'aimer qui ne trouve pas d'objet, Renée va lui aliéner progressivement sa fortune.

Chapitre III Le troisième chapitre est consacré à Maxime, dans ses relations de plus en plus complexes et dépravées, avec son père et sa belle-mère. La liaison est consommée.

Chapitre IV : Le quatrième chapitre achève la perte morale de Renée...

L'été 1854, Saccard a fait venir de Plassans son fils Maxime, 13 ans. Efféminé, vicieux, celui-ci devient le confident, le mignon de sa belle-mère, Renée, qui se consacre aux mondanités pendant que Saccard spéculé et qui a une folie dispendieuse : les jolies toilettes. Elle se ruine littéralement pour pouvoir rester la reine de la haute société parisienne, et pour apparaître vêtue des toilettes les plus extravagantes au cours des dîners auxquels elle participe ou qu'elle organise.

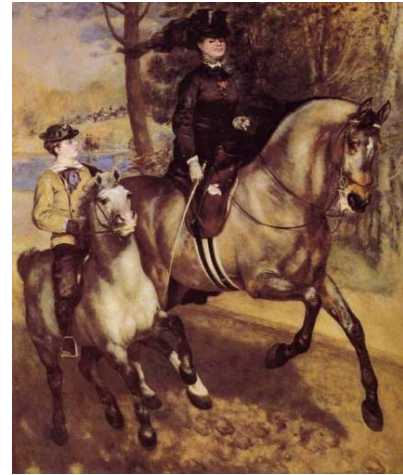
Un soir que Maxime a emmené sa jeune belle-mère dans un salon privé d'un restaurant de Paris, ils cèdent à un bref rapport sexuel. Ce qui n'est d'abord qu'un moment d'égarement passager, va se cristalliser progressivement dans une passion violente. Déçue par son mari, et d'une certaine manière éprise de ce garçon à la volonté malléable, elle se prend pour lui d'une passion sexuelle, passion à laquelle il cède, par lâcheté et par vice.

Chapitre V Le cinquième consomme sa ruine financière : affolée par un désir de plus en plus désordonné de jouissance, de luxe, Renée dépense sans compter. Maxime se lasse, elle s'égare de plus en plus et s'épuise dans une course à la jouissance, jouissance qu'elle ne trouve pas. Mais Renée a découvert par Maxime la malhonnêteté de son mari. Pire, elle découvre que Maxime va épouser Louise de Mareuil, une jeune héritière dont la santé est condamnée et dont le père compte sur les appuis politiques de Saccard pour devenir député. Elle exige de son amant qu'il parte pour le Havre, et pour ce faire, elle signe la dernière concession à Saccard, les terrains de Chardonne, espérant en obtenir l'argent nécessaire pour une nouvelle vie. Mais Saccard surprend les deux amants, comprend la situation. Au moment où il va réagir, il aperçoit le papier, en comprend le sens, s'en empare, feignant d'ignorer ce qui s'est passé, et entraînant Maxime avec lui.

Chapitre VI

Le septième n'est qu'un bref épilogue. Restée seule, Renée comprend enfin qu'elle a été flouée, et se regardant dans le miroir se voit telle qu'elle est apparue au cours de la dernière soirée : dans une tenue si indécente qu'elle équivaut à une véritable nudité. Elle mourra quelques mois plus tard de tristesse et d'épuisement.

LE PERSONNAGE ET LA VISION DU MONDE



Renoir, le Bois de Boulogne

Texte 1 - le bois de Boulogne

La Curée s'ouvre sur un lieu social hautement symbolique : la promenade au Bois de Boulogne.

« C'est là, et ce sera là jusque Proust que naissent, meurent, se rencontrent ou se heurtent mille désirs, que se nouent ou avortent mille intrigues, dans une parade où la richesse des équipages et l'exqu Coast des manières ne dissimulent que fort mal les voluptés du narcissisme, les giclées bilieuses de l'envie, et surtout les fébrilités de l'appétence sexuelle.

Philippe Berthier, *la vie quotidienne dans la Comédie Humaine de Balzac*, p. 152.

Céline va rompre avec la tradition dans le *Voyage au bout de la nuit*.

Dés les premières lignes du livre, Zola évoque la luxueuse parade sur fond de paysage digne de Turner: un soleil qui se couche sur un ciel d'octobre "gris clair", où déjà, apparaissent les couleurs, ces véritables souveraines du roman – ici le roux du paysage et des chevelures et le bleu des livrées – l'ensemble sur fond de vanité, d'ennui, de luxe sans frein, de rassasiement. On crève d'ennui dans les romans de la chair.

Au retour, dans l'encombrement des voitures qui rentraient par le bord du lac, la calèche dut marcher au pas. Un moment, l'embarras devint tel qu'il lui fallut même s'arrêter. Le soleil se couchait dans un ciel d'octobre, d'un gris clair, strié à l'horizon de minces nuages. (...)

-- Tiens, dit Maxime, Laure d'Aurigny, là-bas, dans ce coupé... Vois donc, Renée.

Renée se souleva légèrement, cligna les yeux, avec cette moue exqu Coast que lui faisait faire la faiblesse de sa vue.

-- Je la croyais en fuite, dit-elle... Elle a changé la couleur de ses cheveux, n'est-ce pas ?

-- Oui, reprit Maxime en riant, son nouvel amant déteste le rouge.

Renée, penchée en avant, la main appuyée sur la portière basse de la calèche, regardait, éveillée du rêve triste qui, depuis une heure, la tenait silencieuse, allongée au fond de la voiture, comme dans une chaise longue de convalescente. Elle portait, sur une robe de soie mauve, à tablier et à tunique, garnie de larges volants plissés, un petit paletot de drap blanc, aux revers de velours mauve, qui lui donnait un grand air de crânerie. Ses étranges cheveux fauve pâle, dont la couleur rappelait celle du beurre fin, étaient à peine cachés par un mince chapeau orné d'une touffe de roses du Bengale. Elle continuait à cligner des yeux, avec sa mine de garçon impertinent, son front pur traversé d'une grande ride, sa bouche, dont la lèvre supérieure avançait, ainsi que celle des enfants boudeurs. Puis, comme elle voyait mal, elle prit son binocle, un binocle d'homme, à garniture d'écaille, et, le tenant à la main sans se le poser sur le nez, elle examina la grosse Laure d'Aurigny tout à son aise, d'un air parfaitement calme.

Les voitures n'avançaient toujours pas. Au milieu des taches unies, de teinte sombre, que faisait la longue file des coupés, fort nombreux au Bois par cet après-midi d'automne, brillaient le coin d'une glace, le mors d'un cheval, la poignée argentée d'une lanterne, les galons d'un laquais haut placé sur son siège. (...) Au loin, les voix confuses du Bois se mouraient.

Malgré la saison avancée, tout Paris était là : la duchesse de Sternich, en huit-ressorts ; Mme de Lauwerens, en victoria très correctement attelée ; la baronne de Meinhold, dans un ravissant cab bai-brun ; la comtesse Vanska, avec ses poneys pie ; Mme Daste, et ses fameux stappers noirs ; Mme de Guende et Mme Tessière, en coupé ; la petite Sylvia, dans un landeau gros bleu. Et encore don Carlos, en deuil, avec sa livrée antique et solennelle ; Selim pacha, avec son fez et sans son gouverneur ; la duchesse de Rozan, en coupé-égoïste, avec sa livrée poudrée à blanc ; M. le comte de Chilbray, en dog-cart ; M. Simpson, en mail de la plus belle tenue ; toute la colonie américaine. Enfin deux académiciens en fiacre.

Analyse et réflexion

La scène s'ouvre « in media re », au milieu du récit. « Au retour » nous dit-on, ce qui présuppose que nous savons qu'il s'agit du retour de la promenade.

Repérez la description de Renée. C'est la première apparition du personnage, que peut-on déjà savoir, inférer d'elle ?

Repérez le passage où l'on décrit le tout Paris. Enquêtez sur chacun de ces attelages. Ils ont une signification en termes de « distinction ».

En rouge, la description de la toilette de Renée. Tout l'ouvrage est semé de ces descriptions de toilettes affriolantes, qui vont ruiner la jeune femme et qui vont constituer une passion dévorante (voir « sous le signe des fleurs – sur le site).

En bleu, des éléments de « portrait ».

Plus que de la représentation du monde, il s'agit de la représentation d'une frange de la société parisienne le « tout Paris ». Il défile sous le regard de Renée, qui examine tout à loisir « d'un air parfaitement calme ». Toujours le point de vue externe, qui assure une sorte de neutralité : on ne voit que ce que nous montre le romancier. Mais on le voit avec précision, à travers l'énumération des différents attelages. Ce sont les démonstratifs qui soulignent que tous ces coupés divers sont connus de Maxime et de René. C'est un univers familier, auquel il participe et dont ils font partie. Le « Bois » participe d'une poétique de l'espace au service du projet réaliste de l'auteur.